

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: M. Jules Grévy, Président de la République française. - Bûcheron écrasé par un arbre. - Châtelain et Châtelaine, d'après M. Hugues Merle. - Habitations d'Esquimaux.

TEXTE Nos Gravures - Beaux-Arts. Collection Neven à Cologne. - Chronique littéraire. - Les Marins du XV et du XVI Siècle. - Une Protection occulte. Nouvelle bruxelloise. - Les Soupirs de l'Oiseau. - Un Carnaval d'autrefois. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.
Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 17.

— 9^e. ANNÉE. —

1 Mars 1879.

NOS GRAVURES.

M. JULES GRÉVY,
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

La haute position à laquelle M. Jules Grévy vient d'être appelé, nous engage à revenir sur les principaux faits qui ont marqué la carrière du nouveau Président de la République française.

M. Jules Grévy est né à Mont-sous-Vaudrez, dans le Jura, le 13 août 1813. Il fit ses humanités à Poligny, puis à Besançon, et alla ensuite étudier le droit à Paris. Ses études achevées, il se fit inscrire comme avocat au barreau de cette ville.

Après la révolution de 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Jura, qui, quelque temps après, l'envoya siéger sur les bancs de l'Assemblée Nationale, dont il devint un des vice-présidents.

Lors du Coup d'Etat du 2 décembre 1851, il fut enfermé quelques jours à Mazas. Sous l'Empire, il rentra dans la vie privée et s'adonna complètement au barreau. En 1868, il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, et nommé membre du Corps législatif par le département du Jura.

Après la chute de l'Empire, il refusa de faire partie du Gouvernement de la Défense Nationale.

Il fut porté à la présidence de l'Assemblée Nationale réunie à Bordeaux en 1871, et proposa de confier le pouvoir exécutif à M. Thiers.

En 1873, il se démit de ses fonctions de président; mais à la suite des élections de 1876, il fut de nouveau appelé à présider la Chambre des Députés.

Dès l'élection du maréchal Mac-Mahon, il était déjà désigné par les républicains pour occuper le poste présidentiel, dans les diverses éventualités qui pouvaient se présenter. On sait le reste.

BÛCHERON ÉCRASÉ PAR UN ARBRE.

Où court si rapidement ce petit garçon?
Ni les fleurs qui lui présentent leur minois
frais et souriant, ni les oiseaux semblant le
saluer du haut de leurs nids, ni les papillons
qui viennent de leurs ailes lui caresser le visage,
rien ne l'arrête dans sa course précipitée.
Il porte à la main un chaudron renfermant

tentir la cognée du bûcheron sur le tronc des
vieux arbres.

— Père, me voici! crie une voix enfantine.
Pas de réponse.

Au détour d'un chemin, un hêtre gigantesque
barre le passage. L'enfant escalade l'arbre, — et
l'horrible tableau que nous avons ici sous les
yeux, se présente à sa vue!

Le pauvre petit dépose sa marmite par terre
et s'élançe vers son père,
le prend par la main,
l'appelle des noms les
plus tendres. Hélas, il
n'a devant lui qu'un
corps privé de vie.

Jetons un voile sur le
poignant désespoir qui
va régner dans la cabane
de l'ouvrier, lorsqu'y re-
paraîtra le petit messenger
de malheur.

CHATELAIN ET CHATELAINE.

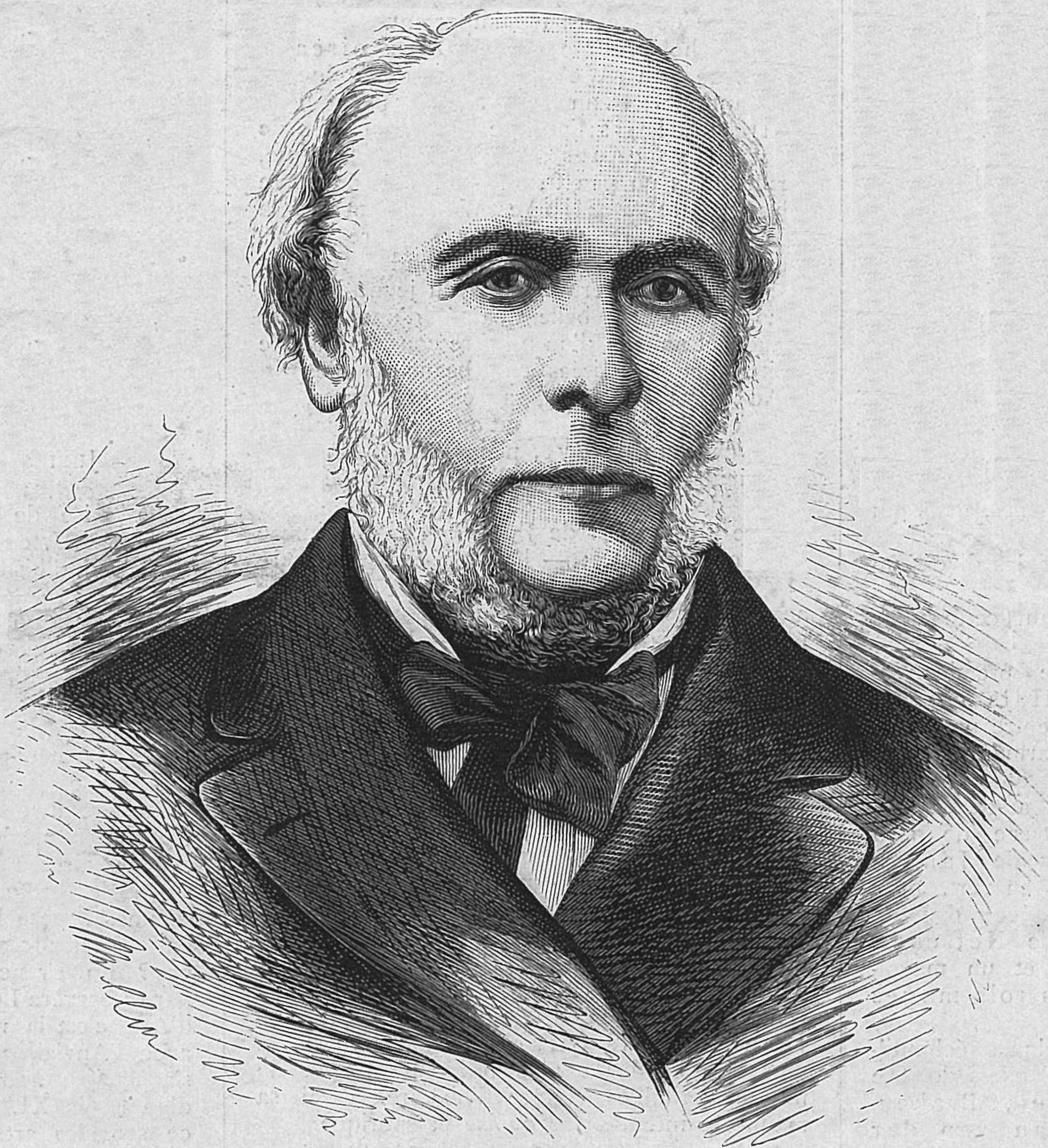
Le sujet que représente
cette œuvre d'un artiste
français aussi habile que
conscientieux, est en
lui-même d'une grande
simplicité.

Un seigneur du moyen-
âge et sa compagne, se
promenant auprès de leur
manoir, rencontrent une
pauvre femme tenant
dans ses bras un enfant,
et la dame lui dépose
une aumône dans la
main. Ici, l'effet est tout
entier dans les deux
personnages, admirables
types de l'époque féodale,
représentant — dans de
riches costumes d'une
grande exactitude histo-
rique — l'union de la
force et de la grâce.

HABITATIONS D'ESQUI- MAUX.

Les Esquimaux appar-
tiennent à la race mon-
gole et sont disséminés
dans les parages déséri-
tés du Pôle Nord. Misé-
rable peuple, au cœur

aussi froid que les glaces de sa patrie!
„Impossible, dit le célèbre voyageur Hayes,
de trouver des êtres d'une insensibilité plus
obtus que ces sauvages; mes chiens montrent
plus de sympathie les uns pour les autres...



M. JULES GRÉVY, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

le dîner de son père. L'Angelus sonne au clo-
cher voisin. Midi! Le père aura faim, car il a
quitté la chaumière avant le jour!
Voilà que se dessine un bois.
L'enfant prête l'oreille; il n'entend point re-

Un rival les inquiète, un vieillard décrépité leur est à charge, une femme est soupçonnée de sorcellerie, un paresseux n'a pas de chiens et vit aux dépens des autres... On vous le harponne en secret et tout est dit. Ils se défont même de leurs propres enfants, lorsque ceux-ci sont trop nombreux ou affectés de quelque infirmité! Les mourants sont à peine assistés par leur famille. Un Esquimaux tombe-t-il malade, vite on s'occupe devant lui de ses funérailles. Quelquefois même, s'il est vieux et s'il tarde à rendre le dernier soupir, ses parents l'adjurent d'en finir le plus promptement possible avec la vie.

Les cruelles conditions d'existence qui leur sont faites sont, en majeure partie, la cause de cette insensibilité, de cette dureté du cœur et de cette ignorance à peu près complète de de tout ce qui existe dans le reste du monde; ignorance telle qu'ils prirent les premiers navires pour des oiseaux venus de la lune et du soleil.

Quant à leurs habitations, elles sont de deux sortes; les unes bâties de pierres; les autres, et ce sont les plus curieuses, construites en glace ou creusées dans la neige.

BEAUX-ARTS.

COLLECTION NEVEN A COLOGNE.

Vente le 17 mars prochain.

Après avoir visité toute cette collection, nous devons avouer que rarement on pourra voir réunis plus jolis échantillons de nos petits grands maîtres Néerlandais du XVII^e siècle, échantillons choisis de nos historisographes (comme dit l'avant-propos du catalogue) humoristiques naïfs et vrais, exprimant sincèrement la vie vécue de nos ancêtres, parmi lesquels nous citerons en tête les Hals, les Jan Steen, les Ostade, les Teniers, les Wouwerman, et tant d'autres. Si les grands peintres historiques flattent notre orgueil en divinisant, pour ainsi dire, grâce à leur génie, quelques faits rares et marquants de la vie générale, nos petits maîtres nous font éprouver une satisfaction plus réjouissante et plus intime, celle de nous faire retrouver au milieu de la vie habituelle de nos devanciers.

Bien que ce soit là le côté principal de la collection, il y a cependant à admirer quelques pages magistrales et exceptionnelles, mais qui sont en minorité.

Nous parcourrons rapidement les divers salons où se trouvent éparpillés les 258 tableaux et les 240 objets d'art, composant cette riche collection.

Au rez-de-chaussée, dans le premier salon, un Rieur de Frans Hals vous attire en entrant; il se trouve entre un Zorg et un Teniers, deux charmants intérieurs villageois (178 et 202) qui semblent faits exprès comme pendants; au-dessus, la Diseuse de bonne aventure de Jan Victors, entre deux portraits de Janson Van Keulen, d'un coloris un peu vert, mais ayant grand air et belle prestance; dans le même salon un joli portrait de Netscher, un Berchem un peu lourd et un magnifique Dietricy, la Fête des rois mages ou l'Épiphanie.

Dans le cabinet qui suit, quelques échantillons d'intérieurs flamands et hollandais de De Bloot, Du Sart, Slingeland, Brakenburg, Van der My et Jean van der Meer, dont on est involontairement distrait par le grand tableau qui forme le fond du second salon et qui représente le Christ porté au tombeau, composition et peinture grandioses et magistrales des élèves de Rubens, revues et corrigées par le maître.

A gauche de ce tableau, le Jean Meel provenant du cabinet Poullain et deux Aart van der Neer, Clairs de lune; dans le reste du salon, deux Eglon van der Neer d'une facture élégante.

En revenant par le premier salon, nous remarquons un très-beau meuble Louis XVI en marqueterie et ivoire et une magnifique garni-

niture de cheminée en bronze de l'époque Louis XIV, non dorée, par quel caprice?

Au premier étage, dans un premier salon isolé, on remarque surtout trois bons portraits de Terburg et un beau Salomon Ruisdael avec un ciel un peu froid ou plutôt un peu crû, car il a bien le droit d'être froid, un ciel d'hiver. Puis encore deux Pierre Wouwerman très-fins, un Camp et un Combat; un Soolmaker charmant; un joli Willem Mieris, la Guitariste et un Van der Bent capital, un Troupeau au pâturage.

De là nous passons par un petit cabinet où se trouve un très-beau Van Meckenen, un Mabuse d'une coloration vigoureuse, un Van den Eeckhout tenant haut et ferme le drapeau de l'école de Rembrandt et nous arrivons au grand Salon-Galerie.

Ici nous sommes dans le vrai musée des bijoux de la collection et au premier aspect on ne sait trop auquel s'arrêter, tant les sollicitations de toutes ces belles œuvres sont pressantes et séduisantes.

Quand l'œil s'est peu-à-peu reposé, la pièce capitale attire et retient; la partie de Musique de Frans Hals d'un coloris vigoureux et sobre, d'un dessin ferme et sûr et ces cinq personnages d'une expression sentie et vivante; à droite de ce chef-d'œuvre successivement le Seigneur écrivant de Willem Mieris d'un fini exquis sans sécheresse, un Isaac Ostade, de 70 personnages, comme on n'en voit pas, d'une vitalité exubérante et prodigieuse; les environs de Haarlem d'Aart van der Neer, d'une ampleur d'exécution et d'une science inimitables dans les dégradations de lumière et de perspective et un intérieur d'église de Neefs très-important.

A gauche du Frans Hals, Deux oiseaux morts de Jean Weenix, une perle de finesse, semblant porter un défi à son pendant le Willem Mieris; puis le Cordonnier de Gonzalès Coques d'une exécution savante, serrée, mais un peu froide; — le Départ de Chasse de Philippe Wouwerman, le maître portraitiste des chevaux, œuvre importante et de belle qualité; un second intérieur d'église, bien certainement du jeune Neefs, œuvre de la plus belle qualité, d'une tonalité chaude et animée d'un nombre considérable de petites figures, traitées avec beaucoup d'esprit.

Au-dessus de cette rangée une autre, de tableaux plus grands et tout aussi remarquables: Deux chevaux de Fyt, pleins de vie, rongant, impatients, leurs mors qu'ils couvrent d'écume, pleins de fougue et de mouvement: — le jeune Chasseur de J. B. Weenix, peinture large et magistrale; — l'Entrée de port de Bakhuizen, œuvre capitale qui se présente aux amateurs avec les plus beaux titres de noblesse et de généalogie; — les apprêts de la Promenade de Gonzalès Coques, largement traité et d'une facture toute différente du Cordonnier, facture pleine de brio; — un second Bakhuizen, le port de Batavia, très-détaillé et animé d'un grand nombre de personnages.

En face de ce grand panneau sont trois panneaux séparés. Dans l'un, un Extérieur de Jean Weenix, — deux charmants Groupes de fruits de Corneille de Heem, un Isack Ostade, les Marchands de chaussons, un Teniers, tabagie flamande, et deux petits chefs-d'œuvre de Brekelenkamp de la vente Saceghem, entourent une œuvre capitale de Jean Steen, la Stratonice, œuvre de la plus belle et de la plus brillante époque du maître, véritable peinture d'histoire, n'était sa manifeste intention narquoise et satirique.

Dans un autre panneau, un petit Teniers à 45 personnages, du plus beau faire et plein d'entrain et de mouvement, trône au milieu de huit œuvres de mérite: un Pynacker avec des animaux de grandes proportions de Berchem; — deux Jean Steen, un intérieur où l'artiste s'est représenté avec sa femme, et un autre où il met en scène ses enfants; — puis un bijou de Stoop, le Cheval à la mangeoire; — un portrait de Mieris, une Visite de Médecin de Thomas Wyck d'une coloration vigoureuse.

Dans un troisième panneau, celui du milieu, le principal tableau est un petit portrait de

Théodore De Keyser, d'un effet grandiose et d'un faire large et puissant; — un peu à l'écart une bergère de Fabritius digne du pinceau de Rembrandt.

Toute cette réunion d'œuvres remarquables fait presque oublier les deux magnifiques vases en vieux Meissen qui se trouvent aux deux extrémités de ce grand salon.

Dans un dernier salon nous trouvons encore un charmant groupe formé d'un Adrien van Ostade, la Bouffée de fumée d'un beau faire et d'une extrême simplicité de tons; — d'une délicieuse petite fille de Greuze; — de deux beaux Huysmans de la plus belle qualité et de quelques autres.

Dans le même salon, en face, dans un grand panneau, un bel Hondekoeter, un vigoureux portrait de Nicolas Maes, largement touché, un Isack Ostade, Halte de Voyageurs, de la collection du baron de Humboldt; un Campement de Philippe Wouwerman; — un Paysage de Wynants avec de très-jolies figures de Lingelbach et un Combat de Hugtenburg, le premier tableau, nous dit-on, qui fut acheté par M. Neven, il y a cinquante-cinq ans, et qui prouve surabondamment qu'alors déjà il avait l'œil et le sentiment des bons collectionneurs. Dans le même salon nous rencontrons encore un bon groupe de fleurs et de fruits de Corneille de Heem et un assez grand nombre de pièces d'argenterie ancienne.

Dans les deux dernières chambres que nous visitons nous ne voyons guère qu'un beau portrait de Moreelse, de la vente Ruhl et deux grandes étagères renfermant au moins deux cents groupes de porcelaine de Saxe, Berlin, Mayence et autres.

En somme, une belle, une très-belle collection dont tous les morceaux seront certainement disputés par tous les amateurs et musées de l'Europe, pour lesquels ces occasions de s'enrichir sont d'autant plus friandes qu'elles deviennent de jour en jour plus rares.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

LES MARINS DU XV^e ET DU XVI^e SIÈCLE.

Par le Vice-Amiral

JURIEN DE LA GRAVIÈRE. (I)

La prise de Constantinople par le sultan Mahomet II, en 1453, qui marque le commencement de l'histoire des temps modernes, est le premier événement d'une époque aussi grande par les faits que par les hommes, plus grande encore par ses conséquences; car il faut, de toute nécessité, lui reconnaître une influence énorme sur le développement intellectuel, social et politique de l'Europe, développement dont les changements qui survinrent depuis lors ne sont que le résultat logique. Toutes nos histoires se relient à cette époque si étonnante et si féconde, et même à la considérer de plus près et sans viser à la découverte des lois qui ont amené les profonds bouleversements dont nous sommes encore les témoins, quel enchaînement de circonstances mémorables n'y voyons-nous pas? En France, c'est la monarchie, sauvée par la bergère Lorraine, par l'admirable Jeanne d'Arc, c'est la monarchie sortant de sa lutte avec l'Anglais plus forte, plus vigoureuse et s'acheminant, sous le règne prudemment habile d'un Louis XI, au pouvoir absolu. En Italie, ce sont les arts et les lettres portés au plus haut degré de splendeur par le Pape Léon X et les Médicis. En Allemagne, c'est l'avènement à l'empire d'une maison dont va sortir la puissance formidable de Charles-Quint. En Angleterre, c'est la guerre de Lancastre contre York, qui se terminera par la réunion des deux bannières en une, sous le sceptre de Henri VII, père du capricieux tyran, dont l'immoralité sera la cause première d'atroces querelles politiques et religieuses. A cette même époque tombent, sous les coups du Mahométisme, les derniers

(1) Deux volumes in-18, enrichis de deux cartes spéciales et de 20 gravures: — Paris, Plon, éditeur.

débris de l'empire Grec; l'Espagne est délivrée du joug odieux des Maures de Grenade; les Pays-Bas se constituent en nation libre; et, chose digne de remarque, en même temps que le nom du premier Czar de Russie apparaît dans nos annales, la Prusse prend sa place dans la nombreuse famille des peuples Germaniques.

Mais c'est sur l'Océan qu'éclate principalement la merveilleuse activité de cette époque de renouvellement et de découvertes universels. En effet, si l'on se souvient que ce fut en ce siècle que Colomb se lança sur des mers inconnues pour atterrir en Amérique, que Vasco de Gama doubla le redoutable cap des tempêtes, si poétiquement appelé dès lors le cap de Bonne-Espérance, que Magellan parvint à faire le premier voyage autour du monde, on conviendra sans peine que ce sont-là des événements pouvant contrebalancer ceux qui s'accomplissaient alors en Europe. Les grands Marins du XV^e et du XVI^e siècle en sont une des gloires les plus pures et leur nom mérite de rester à jamais gravé sur l'airain. C'est pour rendre un nouvel hommage à ces hommes de cœur et de foi que M. le Vice-Amiral Jurien de la Gravière vient de publier un livre instructif, attrayant et à la portée des gens du monde. Ce sont deux volumes qui plaisent, dès les premières pages, et qui nous donnent une histoire, succincte sans doute, mais animée, vivante et puisée à bonnes sources.

* *

Les découvertes des Espagnols et celles des Portugais sont le point de départ de cette étude qui aborde immédiatement une question très-importante et présentée sous un jour nouveau. Quel a été le motif de ces expéditions simultanément entreprises par les deux peuples de la péninsule? Était-ce un intérêt de gloire, de commerce, un instinct guerrier ou navigateur propre aux hommes de cette race? Non certes, ils avaient un dessein plus noble, plus sérieux, plus généreux. Sans doute, la gloire y a trouvé son profit; la richesse a été la récompense légitime d'efforts inouïs; le sang répandu a produit un immense résultat moral et civilisateur, résultat que l'époque actuelle peut encore apprécier. Mais c'est un grand mobile religieux et politique qui a été la cause déterminante de ces expéditions aventureuses. Les Turcs, nous l'avons vu, venaient de se rendre maîtres de Constantinople; à l'apogée de leur puissance, puissance qui devait décliner si vite, ils menaçaient la Chrétienté toute entière d'une invasion à bref délai. Qui pourrait désormais leur résister? Quelle nation était assez forte pour lutter contre eux, pour les arrêter? La dernière barrière ne venait-elle pas d'être brisée, le dernier obstacle franchi? Les Turcs en Europe, c'était une calamité sans pareille. Il fallait remonter jusqu'aux jours de l'invasion des Gaules, de la bataille de Poitiers, pour trouver un danger qui lui fût comparable. Au milieu de ces alarmes, on se souvint d'un potentat mystérieux, dont l'empire s'étendait sur une terre inconnue, située en Asie ou en Afrique, vers les sources du Nil, car on ne savait pas quelle était la limite exacte des deux continents. Ce prince, connu sous le nom de „prêtre Jean,” était chrétien et tout disposé à attaquer de revers la puissance musulmane. Un second souverain, tout aussi mystérieux, le grand Khan de Tartarie, empereur du Cathay, ou du nord de la Chine, était prêt aussi, disait-on, à se convertir au catholicisme et à joindre, contre les Turcs, ses efforts à ceux des Européens. Ce fut sur ces indices que partirent les vaisseaux du roi d'Espagne et ceux du roi de Portugal, envoyés, par l'Est et par l'Ouest, vers ces deux alliés hypothétiques; pensée profonde si elle eût eu pour base autre chose que des récits mensongers ou tout au moins exagérés.

En résumé, ni le prêtre Jean, qui, en réalité, se trouvait être le chef de deux millions d'Abyssiniens, ni le grand Khan ne causèrent le moindre embarras aux Turcs, dont l'invasion fut arrêtée par la célèbre victoire de Lépante; mais l'Afrique, l'Inde et la Chine s'ouvrirent aux Portugais et l'Amérique fut conquise à la civilisation.

* *

Alors se développa, dans toute son énergie, l'esprit colonisateur des Portugais. Le Portugal, depuis peu rendu à la liberté et fier de ses récentes victoires, aspirait à dépenser l'activité qui dévore toujours un peuple heureux et riche. Or, il ne pouvait penser à s'agrandir dans la Péninsule. Il avait pour frontières l'Espagne et la mer, et l'Espagne était une limite infranchissable; une seule voie lui restait donc ouverte: la voie maritime. Il est à remarquer que les peuples resserrés entre l'Océan et des obstacles naturels ou d'autres peuples plus puissants deviennent promptement navigateurs et colonisateurs. Rome n'a pas fondé de véritables colonies, parce que Rome avait l'Italie à conquérir; mais Carthage, Athènes et Tyr ont cherché à porter au loin leur surabondance de vie. C'est une vérité qui, de nos jours, s'applique à l'Angleterre et aux Pays-Bas, qui, il y a quatre siècles, s'appliquait au Portugal.

L'Espagne, comprimée, elle aussi, entre ses rivages et les Pyrénées, fut également portée, à cette époque, aux expéditions maritimes, et c'est en son nom que prit possession des Indes Occidentales Christophe Colomb, le plus grand marin des temps modernes. „Il était,” dit M. Jurien de la Gravière, „dans toute la force du terme un marin.... Vigoureux, de grande taille, dur à la fatigue, il ne laissait à personne le soin de veiller pour lui.... Aussi, malgré ses cinquante-six ans, sera-t-il le premier, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, à discerner la terre.” Pourquoi faut-il qu'un rival ait enlevé à Colomb le prix de sa découverte et ait ravi à son nom la gloire d'être attaché au continent nouveau? Colomb, comme le remarque quelque part Chateaubriand, „fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet Océan dont il avait le premier mesuré les flots.” Mais l'histoire s'est bien vite chargée de venger le grand homme et d'ailleurs un caractère aussi énergique n'était pas fait pour se laisser abattre par une disgrâce passagère. Écoutons, sur Colomb, Gama, Magellan, Cabot et les illustres navigateurs du quinzième siècle, l'opinion d'un marin du dix-neuvième: „Et cependant, quand nous reportons nos regards en arrière, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que, si l'humanité aujourd'hui a le bras plus long, l'individu autrefois avait la taille plus haute. Ce n'est pas seulement la trempe des âmes qui était, en ces temps déjà éloignés, supérieure; celle du corps ne l'était pas moins. On s'étonne de la merveilleuse aptitude à souffrir que possédaient les navigateurs du quinzième et du seizième siècle, ces sybarites qui renouvelaient leurs provisions dans la première anse venue avec des salaisons de pingouins. Quand l'âme dispose ainsi d'un vase de bronze, on conçoit qu'elle le jette plus légèrement dans les aventures.” Ce jugement, sous la plume de M. Jurien de la Gravière, a une valeur incontestable et nous ne pouvons que nous y rallier.

* *

Tandis que les Espagnols, à l'Occident, et les Portugais, à l'Orient, se partageaient l'empire des mers, les Anglais, excités par une émulation facile à comprendre, cherchaient également le chemin du Cathay, mais par le Nord et hors de la sphère d'action des deux nations péninsulaires. Ce fut à cette entreprise que, sous la direction du célèbre Cabot, se dévouèrent Willoughby, Chancellor et Burrough. Mais de même qu'au lieu du Cathay Christophe Colomb trouva l'Amérique, de même aussi ces navigateurs, au lieu d'aborder à l'empire du grand Khan, vinrent échouer dans les golfes de la Mer Blanche et établirent les premières relations commerciales entre les Anglais et les Moscovites, relations consolidées par l'habileté de Jenkinson, qui poussa même ses explorations jusque dans l'Asie Centrale.

La plus grande partie de l'œuvre de l'Amiral de la Gravière nous retrace, en un tableau animé et assez explicite, une période entière de l'histoire de Russie. Certes, nous n'aurions qu'à louer sans réserve ces pages, écrites avec verve et empreintes d'une érudition profonde, si l'auteur n'était resté, en certains endroits de son récit, dans un clair-obscur qui ne permet d'entrevoir que difficilement ses sentiments perso-

nels. Il emploie souvent le style du discours indirect et de telle sorte qu'il est malaisé alors de discerner sa pensée propre, qui demeure comme noyée dans les préjugés et les idées des personnages et des temps qu'il retrace. Il nous semble faire parfois trop bon marché des droits du faible et accorder à la force brutale, à la raison d'état, une part trop considérable. Grâce au Ciel, le succès ne légitime pas les actions mauvaises. Les peuples opprimés peuvent se résigner; à l'histoire il n'est pas permis d'oublier, à l'histoire appartient le droit et le devoir de mettre en tout leur jour une Elisabeth d'Angleterre et un Yvan IV de Russie, et de flétrir les menées hypocrites et despotiquement révolutionnaires de l'une comme les actes horriblement sanguinaires de l'autre. Jamais non plus nous n'oublierons, que tous ces réformateurs du XVI^e siècle, rois ou sujets, n'ont été en somme que les perturbateurs de l'Europe. Jetant le trouble dans la société et dans les consciences, ils ont semé partout des graines de discorde: elles ont produit la guerre civile et ses atrocités. Ils n'ont pas fait avancer la civilisation. Ils ont arrêté ses progrès pendant plus d'un siècle. Ne nous payons pas de mots, la terreur n'est ni juste, ni utile. Elle ne l'a été en aucun temps et ne le sera jamais.

* *

Ces réserves faites, nous serons plus à l'aise pour donner à l'histoire des „Marins du XV^e et du XVI^e siècle” tous les éloges qu'elle mérite. L'auteur, qui aime sa patrie, s'étend, avec un plaisir non dissimulé, sur les origines de la marine de guerre française et sur ses vrais fondateurs, Richelieu et Colbert. C'est un des meilleurs chapitres, ainsi que celui où il rend pleine justice à l'Armada de Philippe II, à cette flotte immense dont les manœuvres furent si prudentes et si bien exécutées et ne durent leur insuccès qu'à de fatales circonstances. Au reste, s'il fallait faire un choix dans les deux volumes de M. Jurien de la Gravière, nous n'hésiterions pas à décerner la palme à la première partie, très-variée, traitée d'une manière large, impartiale et scientifique, et qui nous paraît l'emporter de beaucoup sur les extraits de l'histoire moscovite qui forment les trois autres parties. Les dessins dont elle est accompagnée et la carte dressée d'après les idées de Sébastien Cabot lui donnent, en outre, une valeur archéologique spéciale. C'est un demi-volume qu'on notera, après l'avoir lu, pour le relire avec plus d'attention et plus de plaisir, à cause de son intérêt puissant et d'autant plus vif que notre tactique navale se rapproche davantage de celle du temps de Louis XIII que de celle de l'époque de Louis XVI. A la vérité, un nouvel engin, un nouveau monstre, sévère comme l'airain qui l'enveloppe, est venu remplacer les majestueux et élégants vaisseaux de bois, aux trois rangs superposés de sabords. Quel sera désormais le rôle des flottes cuirassées, qui semblent avoir conquis la suprématie des mers? C'est le secret de l'avenir. Il nous ménage sans doute de nouvelles surprises et de nouvelles batailles sur l'Océan. Le système défensif des côtes, par le moyen des torpilles, a amoindri l'action auxiliaire de la marine dans les guerres continentales. Mais vienne le jour où deux nations se disputeront leurs possessions lointaines, et les combats recommenceront aussi acharnés, aussi terribles et aussi décisifs que par le passé. Ce jour, s'il est peut-être éloigné, viendra à son temps; car les peuples sont ainsi faits qu'ils ne peuvent se reposer dans la paix. Ils vont d'agitations en agitations à travers les siècles, parce que les peuples sont formés de créatures humaines, portant à leur front le cachet de leur imperfection, et parce que les haines nationales se transmettent d'âge en âge avec un soin jaloux. La revanche, voilà ce que demandent, à cris répétés, les nations vaincues; c'est le mot devant lequel s'arrêtent toutes les luttes intestines; c'est le but suprême du patriotisme, quand la gloire est absente et quand le drapeau est humilié.

DON HENRIQUE.

UNE PROTECTION OCCULTE.

Nouvelle bruxelloise.

(Suite et fin, voir page 123.)

VIII.

Ce n'étaient pas seulement les traits de la danseuse, mais c'était aussi le son de sa voix, qui donnaient à Adrien la certitude qu'il l'a-

vait déjà rencontrée. Aussi ne fut-ce pas pour trouver un sujet de conversation qu'il l'interrogea à ce sujet.

Un éclair de reproche assombrit les traits gracieux de la jeune fille.

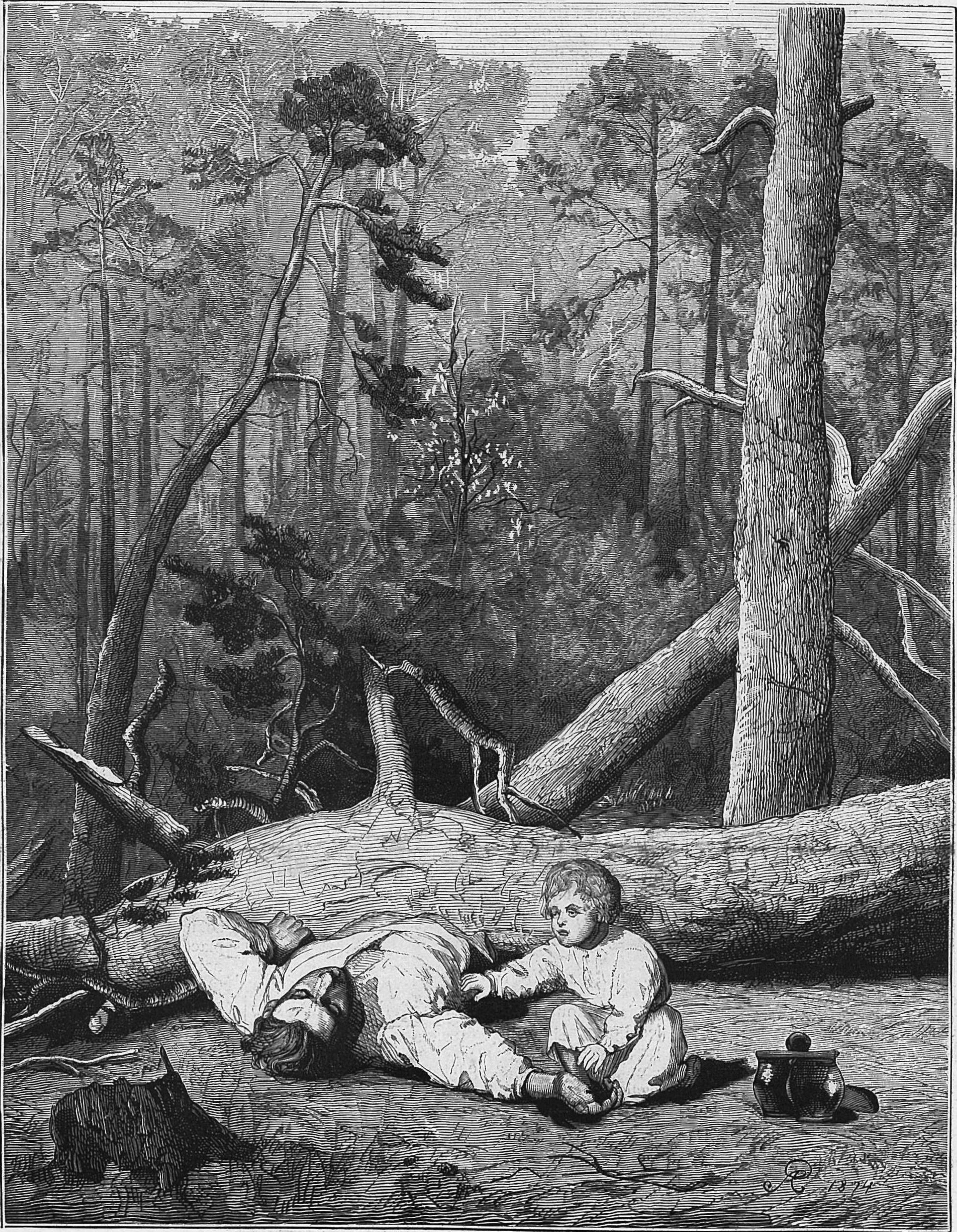
— Vous ne vous trompez pas, monsieur, nous nous sommes rencontrés une fois, il y a deux ans.

En ce moment, la mesure appelait Betsy van Kerbeck — car c'était elle — et tous deux

s'élançèrent sur le parquet glissant.

Notre héros se rappela, et se reprochant d'avoir oublié une circonstance aussi remarquable de sa vie :

— Me pardonneriez-vous, mademoiselle, lui dit-il, lorsqu'elle revint auprès de lui, d'avoir méconnu celle à qui je dois tant de reconnaissance, car je ne vous avais point oubliée; votre souvenir était resté dans ma pensée, comme un rêve gracieux. C'est à votre généreuse hos-



BÛCHERON ÉCRASÉ PAR UN ARBRE.

pitalité, à vos soins empressés que je dois la vie. Mon Dieu! que le bruit d'un bal est fatigant! J'aurais tant de choses à vous dire!...

Et les paroles d'Adrien, coupées à chaque instant par les nécessités du quadrille, se renouaient chaque fois.

Enfin, le bal n'était pas fini qu'Adrien était amoureux.

Pendant ce temps, un colloque s'était établi dans un angle du salon entre M. Van Kerbeck et un jeune médecin qui jouissait à Bruxelles

d'une réputation justement méritée de science et d'habileté.

— Mon cher docteur, lui dit le banquier, faites-moi le plaisir de regarder ce grand jeune homme qui danse avec ma fille, et dites-moi franchement ce que vous en pensez.

— C'est un jeune homme fort distingué, ne le connaissez-vous pas? Il se nomme Adrien Van Asten; le gouvernement l'a récemment employé dans une mission délicate qu'il a su mener à bien; il a de l'avenir.

— Très-bien, très-bien, docteur, je suis parfaitement de votre avis; je connais depuis longtemps M. Van Asten, et je rends justice à ses qualités. Mais ma question ne s'adressait pas à l'homme du monde... elle s'adressait au médecin. Je faisais un appel à votre diagnostic pour savoir ce que vous pensez de sa santé.

— Ah! fit le docteur, vous vous intéressez donc bien à ce jeune homme?

— Plus que vous ne pensez.

— Eh bien, mon cher capitaliste, anatomi-

quement parlant, il me paraît bien organisé: ses membres sont heureusement proportionnés, sa poitrine large, ses épaules bien effacées, l'air doit bien jouer dans ses poumons, et assurément il ne mourra pas poitrinaire.

— Ah! cher docteur! répliqua M. Van Kerbeck.

Et il secouait la main du médecin qui continuait d'examiner Adrien.

— Il mourrait plutôt d'un anévrisme ou d'un

coup de pistolet... Cela se voit souvent dans les tempéraments bilieux-sanguins: l'âme tue le corps.

— Vous m'effrayez!

— C'est comme je vous le dis; il faudrait à



CHATELAIN ET CHATELAINE, D'APRÈS M. HUGUES MERLE.

ce jeune homme une existence heureuse et tranquille, une vie d'intérieur, il devrait s'éloigner des affaires politiques et se reposer. Et cependant, le front de cet homme est taillé pour les grandes pensées; peut-être vaudrait-il

mieux pour sa gloire qu'il usât sa vie en quelques années, car il y a du génie dans cet homme.

— Vous en parlez bien à votre aise... si comme moi.. maudite affaire!... mais je vous remercie toujours, mon savant Esculape.

IX.

Je ne fatiguerai pas mes lecteurs du récit circonstancié des amours d'Adrien et de Betzy. Il me suffira de dire que, pendant les deux

mois qui suivirent cette entrevue, les deux jeunes amants se revirent et se jurèrent un amour éternel.

M^{me} Verdoren observait en silence les progrès de cette passion qui avait pris naissance sous ses yeux; mais sa tâche n'était remplie qu'à moitié, il fallut maintenant assurer à son jeune protégé une position qui lui permît d'aspirer à la main de Betzy, car elle connaissait M. Van Kerbeck comme un homme positif avant tout et incapable de s'arrêter à des considérations de sentiments.

Pour lui le mariage était une association commerciale, dans laquelle chacun des associés devait apporter une part égale, et encore considérait-il la beauté de sa fille comme un capital réel qui devait s'ajouter à sa dot et à ses espérances.

Pour Adrien, il se laissait aller au bonheur d'aimer et d'être aimé. Les conseils de M^{me} Verdoren lui firent comprendre qu'il s'agissait maintenant de consolider son avenir; il devint actif, entreprenant; bientôt il fut à même de conclure une affaire importante qui lui promettait des avantages considérables.

Il n'attendait plus qu'une dernière entrevue; tout était convenu, la spéculation était magnifique, le succès certain.

Adrien allait donc être heureux, car il pourrait demander à M. Van Kerbeck la main de sa fille, sans avoir à craindre un refus humiliant.

Mais dans ce monde, le bonheur vous échappe souvent au moment où vous étendez la main pour le saisir. Le temps des épreuves n'est point encore passé pour Adrien.

Le grand jour est arrivé, une heure encore, et notre jeune homme pourra s'occuper de son amour; c'est à midi que doit être signé le traité, et alors Adrien sera riche, riche par son travail.

Il se prépare à passer chez le notaire, lorsqu'une lettre de Betzy vient le surprendre au milieu de ses rêves de fortune.

Dans ce billet, écrit à la hâte, Betzy lui fait connaître que son père veut la marier avec le fils de son correspondant de Francfort, que ce prétendu doit arriver sous peu de jours, qu'il n'y a pas un moment à perdre pour rompre ses projets. Elle ajoutait qu'elle mourrait plutôt que de devenir la femme d'un homme qu'elle ne pouvait pas aimer, puisque son cœur „était donné pour toujours."

Vivement ému de cette fâcheuse nouvelle, Adrien s'empressa de courir à son rendez-vous d'affaire, car la réalisation de ce succès lui servirait puissamment auprès du père de Betzy.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'Adrien était rentré chez lui: mais son visage, au lieu de laisser lire la joie de la réussite, témoignait d'un profond désespoir.

— C'en est donc fait, se dit-il à voix basse, il faut renoncer à tout mon bonheur. Cette position brillante, je ne la désirais que pour m'en faire un degré qui me permit de devenir l'époux de Betzy, et tout m'échappe à la fois. Il a fallu que ce maudit juif, dont la voix retentissait toujours à mon oreille comme un présage de malheur, vint se placer entre moi et la fortune. Insensé que j'étais de compter sur des promesses, sur des conventions d'honneur!... Et maintenant Betzy deviendra la femme d'un épais Allemand qui ne comprendra pas tout ce qu'il y a de sensibilité chez cette jeune fille, et qui la tuera sans remords avec sa grossière bonté! Et je verrais cela!... Oh! non. Mieux vaut mourir.

X.

On comprendra la cruelle position d'un homme qui voyait en un jour briser toutes ses espérances. Aussi mes lecteurs excuseront-ils le désespoir d'Adrien. Ainsi, le voilà bien résolu à en finir avec la vie; mais auparavant, il écrit à celle que quelques heures plus tôt il espérait bientôt nommer son épouse. Il lui rend sa parole, l'engage à suivre les ordres de son père, lui souhaite mille bonheurs et la conjure de l'oublier à jamais, car elle ne le reverra plus.

Après avoir envoyé cette lettre, il s'occupait de régler ses affaires, puis il chargea tranquillement ses pistolets...

Un bruit de pas vint l'arracher à ces préparatifs de mort, et il n'avait pas eu le temps

de les cacher, que M. Van Kerbeck était auprès de lui.

— Malheureux! s'écria-t-il, qu'allez-vous faire? un suicide! Le docteur me l'avait bien dit. Il est capable de tout. Ce n'est pas assez de séduire ma fille, il veut se tuer?

— Monsieur, répondit Adrien, je ne dois compte de ma conduite à personne et je ne sais qui vous autorise à prendre avec moi...

— Je sais tout, vous aimez Betzy, et vous voulez vous tuer parce que je la marie. J'ai dans les mains la preuve de cet infâme complot. Osez-vous le nier maintenant?

En disant ces paroles, le banquier déploya le billet écrit à Betzy.

— Monsieur, dit Adrien, j'aime votre fille, c'est vrai, ce matin encore j'espérais pouvoir vous la demander, et vous la demander sans dot! Mais toutes mes espérances sont brisées; je suis pauvre et vous êtes riche, j'ai mesuré la distance qui me séparait de votre fille, je lui ai rendu ses serments. Quant à ce qui me concerne, je vous prie de ne pas vous en occuper. Au surplus, monsieur, ne craignez rien, l'honneur de votre fille ne sera pas compromis, tout le monde ignore mes sentiments pour elle.

— Et vous croyez que je vous laisserai accomplir cet horrible dessein? Je ne vous quitterai pas; je saurai bien arrêter votre rage homicide; aucun sacrifice ne me coûtera pour vous sauver malgré vous.

— La possession de votre fille est la seule chose qui pourrait me retenir à la vie; mais pour être votre gendre, il me faut de l'or, et je n'en ai pas.

— Vous ne vous tuerez pas! vous trouverez aisément des femmes qui vous feront oublier Betzy; quant à votre fortune, je m'en charge. Ainsi, vous consentez à vivre, n'est-ce pas? Je vous en supplie.

— Monsieur, toute votre éloquence est inutile. Il y a trois ans, si vous aviez laissé votre fils appuyer le canon de ce pistolet sur ma poitrine, vous seriez évité l'embarras d'aujourd'hui.

— Croyez-vous donc que je suis un père sans entrailles? Je ne veux que le bonheur de ma fille... que le vôtre, Adrien... quoique mon ami de Francfort ait ma parole... Eh bien! je vous donne ma fille, à condition que vous vivrez le plus longtemps que vous pourrez, que vous renoncerez aux duels, au suicide et au choléra. Acceptez-vous?

— Moi, je serais l'époux de Betzy! Mais, vous raillez. Je suis pauvre et le mari que vous lui destinez est riche. Ce sont là de ces promesses qu'on fait toujours pour empêcher un homme d'exécuter un projet de mort.

— Adrien, j'ai toujours eu pour vous l'amitié d'un père, venez avec moi; si Betzy le veut, elle sera votre femme, je le jure. Quant à la dot, elle sera minime, les rentrées ne se font pas et il faudra vous contenter de cinq mille francs de revenu.

— Que me parlez-vous d'argent! s'écria Adrien; je ne veux que votre fille, je saurai bien travailler pour la rendre riche et heureuse.

— A la bonne heure, grommela le banquier; il se contentera de quatre mille francs par an... Cela réduit mon bénéfice dans cette affaire à trente-trois pour cent... Enfin, c'est toujours autant de sauvé!

Deux semaines après, Adrien devint l'époux de Betzy, et bientôt son activité et ses talents le rendirent tellement utile à M. Van Kerbeck qu'il lui abandonna presque entièrement la direction de ses affaires.

Depuis ce jour, il vécut heureux au milieu de sa femme et de ses enfants.

Et l'explication de cette protection occulte? me demandera-t-on.

La voici:

Après la mort de M. Van Kerbeck, Adrien trouva dans ses papiers le contrat de la rente viagère qui lui avait été constituée par son père, et qu'il avait vendue pour acquitter ses dettes de jeunesse.

Il comprit alors les motifs de la tendresse du banquier et de l'antipathie du juif Samuel Jacob, qui était le débiteur de ladite rente; mais il se garda bien de faire connaître à la charmante Betzy la cause de leur bonheur mutuel: on devine pourquoi.

CH. DAL.

LES SOUPIRS DE L'OISEAU.

Je gazouillais dans la nature
Où je volais en liberté,
Je me cachais dans la verdure,
Sous le feuillage parfumé.
J'aimais la fleur sur le côteau,
Le frais zéphyr de la vallée,
Et le murmure du ruisseau
Que l'on entend sous la feuillée.

Je m'éveillais avec l'aurore;
Je lui disais mes chants d'amour,
Quand les troupeaux dormaient encore
Malgré les feux naissants du jour.
J'allais causer avec l'abeille,
La demoiselle, le grillon,
Et je voyais la fleur vermeille
Nous sourire dans le gazon.

Ici ma voix pleure et soupire:
On m'a ravi ma liberté!...
Bosquets touffus, peut-on me dire
Pourquoi je suis emprisonné?
Si loin de vous, ma triste vie
En languissant me quittera?
Mais sous le ciel où tout m'oublie,
A vous l'adieu s'adressera.

Jh. G.

UN CARNAVAL D'AUTREFOIS.

Aujourd'hui, en temps de carnaval, on donne beaucoup au bruit et peu à l'esprit. Ceci s'applique, non pas seulement au Belge, mais aussi au Français, né malin et créateur du vaudeville. Comme preuve de la manière dont on carnavalisait jadis, nous allons, franchissant nos frontières, donner la relation d'une fête qui eut lieu en 1626 à Dijon, l'ancienne capitale de nos ducs de Bourgogne.

Au mois de février de l'an précité, on pouvait remarquer, dans les rues de Dijon, quelque chose d'inaccoutumé aux jours ordinaires, quelque chose d'agité et de bruyant.

C'était une grande quantité d'hommes de tous états; les uns cheminaient gaiement, d'autres paraissaient affairés, d'autres enfin causaient, s'attendaient, criaient, s'appelaient ou s'impatientsaient, et sur toutes les figures on voyait un air épanoui et heureux, comme l'attente d'un plaisir; dans toutes les mains il y avait des plats, sur tous les plats des mets succulents.

Pourtant le costume de ces hommes sentait un peu le carnaval: ils portaient sur la tête une espèce de chaperon rouge, vert et jaune, et le vent venant à souffler, on pouvait apercevoir sous leur manteau un morceau de broderie d'argent dont la forme ressemblait à l'image d'une „Folie."

Enfin, leur marche, leurs cris, leurs chants, leurs rires étaient accompagnés d'une criarde et perçante sonnerie de grelots.

Or, ceux qui troublaient ainsi le calme habituel des rues de la ville étaient les membres de „l'infanterie dijonnaise," se rendant au lieu de leur réunion.

La veille, ils avaient reçu une lettre ainsi conçue:

Je viens de la part de la Mère,
Mère aux fous et sages prospère,
Vous dire que depuis longtemps
Elle n'a vu son cher Bontemps.
Qu'aucun ne vienne que couvert
Des couleurs jaune, rouge et vert;
Quiconque apportera la viande,
Il aura part à la prébende,
Et puis, après tout notre éclat,
Chacun remportera son plat.

Cette invitation, portée à chacun des membres par Dibidondaine, le héraut de la compagnie, les avait éveillés de bonne heure. On savait en outre qu'une grande solennité se préparait pour l'infanterie dijonnaise, et qu'une réception importante devait avoir lieu le même jour.

* * *

Donc, lorsque l'on fut parvenu, non sans peine, à se réunir, on entra dans la salle du Jeu de Paume, où celui qui était „la Mère aux Fous,” attendait depuis longtemps, revêtu des insignes de sa qualité de chef de l'infanterie dijonnaise. Auprès de lui se tenait le „Fiscal Vert,” trésorier de la compagnie, et plus loin, à une table, „le Griffon vert,” dont les fonctions de greffier de la troupe allaient être nécessaires.

A l'entrée des membres, la Mère Folle témoigna hautement sa mauvaise humeur.

— Ça, mes loppinauts, dit-il d'une voix brusque, mes fous sont donc en folie ce matin, puisqu'ils folifient si longuement à travers les rues? A-t-on donc oublié le récipiendaire?

— Allons! allons! la mère, reprit le Fiscal Vert, votre cher Bontemps est venu, n'en parlons plus. Vaut mieux tard que jamais. Or sus, que tous les fous prennent place et siègent à leur tribunal.

Chacun s'empressa d'obéir à l'invitation du Fiscal. En effet, le tribunal était engageant: c'était une longue table chargée de mets aux différentes odeurs, si bien rangés et présentant un tel front de bataille, que c'était plaisir à voir et à sentir. Puis cette longue étendue était hérissée d'une si grande quantité de bouteilles de toutes formes et de toutes couleurs, longues, rebondies, ventruées, affilées, vertes, blanches, rouges et jaunes, que la joie éclata en épanouissement sur toutes les faces et qu'on fut bientôt prêt.

— Qu'on introduise le récipiendaire dans l'enceinte de la Folie, s'écria la Mère, saisissant sa marmotte et agitant ses grelots.

* *

Quelque temps après, le candidat se présenta accompagné de Dibidondaine.

Au moment où il entra, le plus grand silence régnait dans l'assemblée. Il faut dire pour l'intelligence de ceci que les mâchoires restaient encore inactives et que l'ordre avait été donné de n'entamer le combat gastronomique que lorsque la réception serait achevée. Aussi tous ces hardis champions étaient-ils silencieux et attentifs, de peur d'interrompre l'interrogatoire et de retarder par là le moment où il serait permis de livrer bataille.

— Qu'on interroge le postulant en folie, dit Mère Folle, en se tournant vers le Fiscal Vert; et qu'on sache de lui ce qu'il pense de la vraie folie et des devoirs du fou folifiant.

Le Fiscal se leva, le silence et l'attention redoublèrent.

— Monseigneur, dit-il avec respect au candidat, l'ordre de la société est que le récipiendaire reste debout; cependant nous vous prions de vous asseoir, à cause de votre rang et de l'honneur que vous nous faites aujourd'hui.

— Je remercie l'assemblée, répondit le récipiendaire.

Il s'assit, et le Fiscal Vert reprit sa place. Puis, après avoir toussé et s'être mouché:

— Ça procédons! s'écria-t-il.

* *

Alors tous les yeux se portèrent sur le postulant. On voulait savoir comment il répondrait en bouts rimés aux questions qui, suivant l'usage, devaient lui être faites de même.

L'interrogatoire commença:

Le Fiscal:

Dites-moi, je vous prie,
Postulant en folie,
Les devoirs des bons fous
De la mère et de tous.

Le Récipiendaire:

La vie est un théâtre
Où plus d'un fou folâtre;
Le devoir des bons fous
Est de les narguer tous.

Les bravos retentirent de toutes parts. En effet, la réponse était heureuse. Mais la mère rétablit le silence au bruit de sa marotte grelottante, et l'interrogatoire continua.

Le Fiscal:

Des fous quels sont les noms,
Des mauvais et des bons?

Le Récipiendaire:

Fous de toute couleur,
Fous de toute grosseur,
Fou folâtrant, fou lunatique,
Fou à la cour, fou en boutique,
Fou ventru, fou mitré,
Fou artisan, fou couronné,
Fou à caboche légère,
Et fous d'humeur grossière,
Fous faisant bonne chère
Comme enfant de la Mère.
Brûlant au plus haut point
D'emplier ventre et pourpoint.

Cette fois, on ne le laissa pas achever; l'enthousiasme fut général: on applaudit, on cria. En vain la Mère sonnait de ses grelots, frappait de sa marotte, tonnait de sa voix. Le bruit continuait; tous ces affamés étaient lâchés. Les derniers mots du récipiendaire avaient rallumé leur appétit, enflammé leur courage, et déjà tous aiguisaient leurs dents et leurs couteaux en criant à pleins poumons:

— Reçu! reçu! reçu!

* *

Force fut bien à la Mère d'ordonner que l'interrogatoire cessât. „Griffon Vert,” qui n'avait cessé de griffonner, apporta la copie de ce qui avait été dit. On le relut, et la Mère, d'accord avec le Fiscal Vert, proclama le récipiendaire un des „loppinauts” de l'infanterie dijonnaise, aux acclamations des membres, qui vociféraient toujours: „Reçu! reçu!”

Puis, pendant que la Mère s'appliquait à reprimier la noble ardeur qui s'était emparée de son infanterie, le Fiscal Vert se leva dignement, s'approcha du nouveau membre, lui couvrit la tête du chaperon aux trois couleurs, et reçut son serment, serment solennel fait sur la marotte „de prêter aide et secours à toute folie, en tous temps et en tous lieux.” Ce fut tout.

La Mère laissa enfin échapper le mot si impatientement attendu: „A table!”

On but en l'honneur du nouveau membre, Or, ce nouveau membre avait un nom illustre: il s'appelait Henri de Bourbon, prince de Condé, et il était premier prince du sang!

Le lendemain, le diplôme suivant lui était délivré:

„Les superlatifs, mireliques et scientifiques loppinauts de l'infanterie dijonnaise, régens d'Apollon et des Muses: nous, légitimes enfans figuratifs du vénérable père Bontemps et de la marotte, ses petits-fils, neveux et arrière-neveux, rouges, jaunes, verts, couverts, découverts et forts en gueule; à tous fous, archifous, lunatiques, hétéroclites, éventés, poètes de nature, bizarres, durs et bien mols, almaiachs vieux et nouveaux, passés, présents et à venir: salut; doubles pistoles, ducats et autres espèces forgées à la portugaise, vin nouveau sans aucun malaise; savoir faisons et chelme qui ne le voudra croire, que haut et puissant seigneur, Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, maison et couronné de France, chevalier, etc., à toute outrance aurait son altesse honoré de sa présence les festus et goguelus mignons de la Mère Folle et daigné requérir en pleine assemblée d'infanterie, être immatriculé et récepturé, comme il a été reçu et couvert du chaperon sans pareil, et pris en main la marotte, et juré par elle et pour elle ligue offensive et défensive, soutenir inviolablement, garder et maintenir folie en tous ces points, s'en aider et servir à toutes fins, requérant lettres à ce convenable: à quoi inclinant, de l'avis de notre très-redoutable dame et Mère, de notre certaine science, connaissance, puissance et autorité; sans autre information précédente, à plein confiant de S. A., avons icelle avec allégresse, par ces présentes, Hurelu, Berelu, à bras ouverts et découverts, reçu et impatronisé, le recevons et impatronisons en notre infanterie dijonnaise, en telle sorte et manière qu'elle demeure incorporée au cabinet de l'inteste, et généralement tant que folie durera pour par elle y être, tenir et exercer telle charge qu'il lui plaira, aux honneurs, prérogatives, prééminence, autorité et puissance que le ciel, sa naissance et son épée lui ont acquis.

Prétant S. A. maia forte à ce que folie s'éternise, et ne soit empêchée, ainsi ait cours et découps, debît de sa marchandise, trafic et commerce en tous pays, soit libre partout, et en tout privilégie. Moyennant quoi il est permis à son altesse, ajouter, si faire le veut, folie sur folie, franc sur franc, antè, subantè, perantè. Sans interruption, diminution ou interlocutoire que le branle de la mâchoire.

„Signé par ordonnance des redoutables seigneurs buvans et folatiques et contresigné Deschamps, la Mère, et plus bas, le Griffon Vert.”

Certes, nos diverses sociétés, — je parle de celles qui ont le plaisir pour objet, — devraient bien, dans leurs réceptions, dans leurs „invitations,” profiter de l'exemple que nous leur mettons aujourd'hui sous les yeux.

Y.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOÎTRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 128.)

XII.

La première pensée qui me vint ensuite à l'esprit, — continua René de Rouge-Cloître, — ce fut que mon domino rose n'était autre qu'une personne envoyée par ma tante; mais je réfléchis aussitôt que celle-ci n'avait pu être informée des révélations que m'avait faites Féréol.

— Beau masque, dis-je à l'inconnue, vous êtes admirablement instruite; il est bien vrai qu'ici même quelqu'un, qui est parfaitement en état de connaître un passé qu'on s'est efforcé de me cacher, m'a raconté un drame épouvantable et mystérieux, dont aurait été le théâtre le château de mes ancêtres... Le fait est pour moi facile à vérifier... Mais cette personne a prétendu que mon père est encore en vie, et m'a promis de me découvrir le lieu de sa retraite, qu'il partage, paraît-il, avec une parente qui a été accusée d'avoir tué sa compagne. Je suis donc en présence d'un effrayant abîme que je dois sonder à tout prix. Vos affirmations ne peuvent m'arrêter, je puis les croire intéressées... Il me faut des preuves évidentes...

Mon interlocutrice garda un moment le silence.

— Ecoutez, dit-elle rapidement et d'une voix frémissante, si votre tante a cru devoir vous laisser dans l'ignorance de certains événements, c'est qu'elle a eu pour cela de puissantes raisons. Vous savez combien elle vous aime, et c'est mal agir de votre part que de ne pas respecter sa volonté... Oh! cette considération ne vous arrêtera probablement pas; je connais l'avidité de la curiosité humaine, je sais combien elle est ingénieuse à chercher même ce qui peut faire le tourment de notre existence. Il est bien vrai que M^{me} de Rouge-Cloître est morte de manière à faire croire à l'existence d'un crime... Et savez-vous, Monsieur le comte, qui a été non-seulement soupçonné de l'avoir commis, ce crime, mais s'en est déclaré coupable après s'être mis en sûreté à l'étranger?

— Non, répondis-je. Il m'a été parlé d'une seule personne, cette parente...

— Eh bien, sachez donc que celui à qui vous avez eu à faire ici, ces jours derniers, est l'homme dont je parle... Oui, Féréol de Rouge-Cloître s'est accusé lui-même... Voilà ce que vous apprendrez, si votre mauvais génie vous pousse à aller au fond des choses. Mais croyez-moi, ne remuez pas ces tristes cendres, dans votre intérêt, dans l'intérêt du nom que vous portez, et continuez à vivre à l'étranger.

Ce que j'entendais là, me donnait une espèce de vertige, et je fus quelques instants avant de pouvoir recueillir mes sens.

— Quoi! m'écriai-je enfin, ce cousin de mon père aurait osé venir à moi, pour m'initier... alors que... Oh, vraiment, c'est à confondre la raison!

— Si vous connaissiez ce misérable, rien ne vous étonnerait de sa part.

— Et mon père? repris-je vivement, que dois-je croire?

— Il n'est plus de ce monde depuis longtemps.

— Et cette Eléonore? . . .

— Je ne puis rien vous apprendre concernant sa destinée. Mais que vous importe, après tout! . . . A présent j'ai rempli ma tâche; je n'ai plus qu'à vous recommander le calme et la prudence.

Là-dessus, mon inconnue lâcha mon bras et s'élança vers un groupe de masques, où je la perdis de vue. J'eus beau parcourir la salle en tous sens, mes efforts pour la retrouver restèrent infructueux.

XIII

La gouvernante des enfants de lord Cliffoing attendit en vain que le jeune comte continuât son récit. Il s'était croisé les bras, avait baissé la tête; ses regards restaient attachés au sol. Son esprit semblait de nouveau flotter dans le vague.

— Eh bien, dit Clémentine Mallet, vous m'avez vivement intriguée, monsieur le comte, je suis avide de savoir ce qui s'est passé ensuite entre vous et Féréol, et surtout si vous avez découvert quelle était cette femme.

— Oh, reprit René, veuillez m'excuser encore une fois... Quand je songe à ces choses, il s'opère dans mes facultés une espèce de trouble que je maîtrise difficilement.

Je reprends donc:

La nuit qui suivit l'entrevue que je vous ai racontée, fut horrible pour moi. Comment devais-je agir? voilà ce que je me demandai à cent reprises.

Devais-je croire que Féréol était réellement l'assassin de ma mère, et dans l'affirmative, pouvais-je continuer mes relations avec lui, eussé-je même la certitude qu'il disait vrai en ce qui concernait mon père... que celui-ci était encore vivant?... En admettant que je trouvasse les cinq mille francs qu'il me demandait, devais-je les lui remettre, le charger d'une mission qui, si elle ne constituait une escroquerie,

pouvait cacher quelque piège odieux? Ces diverses alternatives où j'étais, suffirent pour vous faire apprécier mes tortures. Et je ne pouvais me confier à personne!

Je restai une partie de la journée au lit, toujours obsédé par ces pensées. Quand je descendis, j'acquis la persuasion que, si j'avais pu soupçonner sérieusement ma tante d'être de connivence avec la femme masquée, mes soupçons eussent été sans aucun fondement. Tout témoignait chez elle de l'ignorance la plus complète, par rapport aux incidents qui avaient eu lieu depuis huit jours.

Le soir, j'allai chez un ami qui s'était chargé de me procurer la somme en question; il m'annonça que, renseignements pris par l'individu à qui il s'était adressé, celui-ci consentait au prêt, mais à des conditions extrêmement onéreuses... Je passe ce détail et quelques autres encore.

Enfin, me voilà en possession de l'argent. J'étais décidé à ne pas reculer. Je me rendis



HABITATIONS D'ESQUIMAUX.

donc à l'endroit que m'avait indiqué l'affreux Féréol. C'était un petit café, honnête en apparence. Quoique l'heure convenue n'eût pas encore sonné, je le trouvai en société de deux hommes paraissant avoir son âge, à l'air famélique et aux habits usés jusqu'à la corde. Si ce n'avait été que cela! mais ils y joignaient tous les stigmates du vice.

Il me parut embarrassé de se voir surpris en pareille compagnie.

— Charmé de vous voir, me dit-il, vous êtes un homme de parole, vous chassez de race.

Puis, se tournant vers ses compagnons:

— Messieurs, je vous quitte, j'ai à causer...

— Oh, oh, à votre aise! s'écrièrent les deux sacripants; nous avons à faire ailleurs, nous vous quittons.

XIV.

Je restai donc seul avec le répugnant personnage, qui se hâta de me demander:

— Eh bien! qu'avez-vous décidé?

J'hésitais encore, mais je fis cette réflexion qu'après tout, s'il me trompait, ce n'était qu'une perte d'argent. Je lui remis donc la somme. Il s'engagea à me faire connaître la retraite

de mon père, affirmant de nouveau qu'il était parfaitement en vie; mais ajoutant que, depuis sa dernière résidence, il s'était souvent déplacé, laissant toujours ignorer le lieu où il se rendait, de sorte qu'il y avait toute une longue piste à suivre.

— Je parviendrai sans nul doute à mon but, dit en terminant mon interlocuteur, mais pour cela il me faut naturellement un certain temps moral, par exemple environ trois mois.

Nous nous séparâmes.

Deux mois après, je reçus de lui une lettre datée de Mons, dans laquelle il me disait qu'il était sur le point d'aboutir, qu'il avait acquis la certitude que celui qu'il cherchait habitait le sud de l'Italie; qu'il avait donc à entreprendre un long et pénible voyage, pour lequel une somme de deux mille francs lui était encore nécessaire. L'escroquerie eût été évidente pour tout autre que moi; aussi je balançai quelques jours; puis je m'exécutai, en me disant qu'après tout ce qu'il m'affirmait pouvait être vrai et que j'éprouverais peut-être des regrets de l'avoir définitivement repoussé.

Maintenant, Mademoiselle, je n'ai plus rien à vous apprendre à ce sujet, si ce n'est que

depuis lors je n'ai plus ouï parler de l'odieux coquin.

— Et le domino rose?

— Je ne l'ai pas revu non plus, mais son action ne s'en est pas moins fait sentir de nouveau sur ma vie, et d'une façon bien extraordinaire. Quelque temps après ma rencontre avec elle, je reçus une lettre, dont l'écriture paraissait avoir été déguisée. Elle me parlait d'abord de la confiance que j'avais eue en Féréol, malgré ses avertissements. Comment était-elle informée du fait? voilà ce qui me confondait. Après cela, elle réitérait ses recommandations, répétait les mots „calme et prudence,” et m'annonçait qu'aucun de mes faits et gestes ne serait dorénavant ignoré d'elle.

Cette étrange communication produisit sur moi un très-grand effet; dans mon trouble, je laissai la missive anonyme ouverte sur ma table et sortis pour prendre l'air.

Une heure après, je rentrai et montai droit à ma chambre. Comme j'allais ouvrir la porte, j'entendis un bruit sourd... Et que vis-je? ma tante, M^{me} de Vaudrez, évanouie sur le sol, et tenant la lettre dans sa main crispée.

(A continuer.)